

Conclusion

Issue: statu quo

Quelle issue, alors, au débat entre Snell et Vernant sur l'agir de l'homme grec dans la tragédie? L'échange n'a pas véritablement fait bouger les lignes, l'issue est donc le statu quo entre Snell et Vernant. Mais le fait que cet échange n'eut en lui-même peu de résultats concrets ni n'ait pas infléchi les positions Snell et de Vernant au moment où il survint ne discrédite en rien l'intérêt de mon étude. En effet, celle-ci répond plutôt à la question des conditions de possibilité d'un tel débat: comment deux chercheurs d'horizons si différents en viennent-ils à traiter le même sujet avec une orientation similaire, en faisant tous deux le lien avec leur propre rôle dans la société, depuis une position de marginalité comparable dans le monde de la recherche?

Cependant, puisque j'ai voulu mettre en lumière une étude de cas franco-allemande, et que cet échange a eu lieu, en l'absence d'une véritable communauté scientifique des études grecques, sur fond de »silence« que constate Vernant, intéressons-nous à la question de la réception mutuelle de Snell et de Vernant en France et en Allemagne. Si Snell a été très peu lu en France, Vernant a en revanche, à ma connaissance, malgré les regrets qu'il exprime au sujet de sa non-réception en Allemagne, fait quelques émules dans ce pays, mais hors du département de philologie classique, dans les domaines de l'histoire ancienne et de l'anthropologie. Cela a cependant évolué puisque Susanne Gødde, professeure de philologie grecque et de science des religions de l'Antiquité a organisé les 26 et 27 juin 2015 une conférence sur Jean-Pierre Vernant et l'anthropologie de l'Antiquité au Center for Advanced Studies de Munich. Après Paris et Naples, Munich a donc accueilli la troisième conférence centrée sur l'œuvre de Vernant après sa disparition en 2007.

Snell en France

Pour ce qui est de la réception de l'œuvre de Bruno Snell en France, je m'en tiendrai à un exemple qui me semble tout à fait significatif de sa non-réception. Il s'agit d'une citation de Jacqueline de Romilly, en note d'un article qui constitue les actes d'un colloque international qui avait pour but de faire le point sur la recherche dans les études latines et grecques dans le monde en 1980¹. Jacqueline de Romilly prend la parole au nom de la France pour les études grecques. Elle en est la représentante tout à fait légitime car elle domine ce champ de recherche à ce moment-là, depuis la Sorbonne. C'est dans ce contexte qu'elle évoque Snell de manière très élogieuse, quoiqu'en note – j'ignore si cette note avait fait l'objet d'une digression au cours de sa présentation orale: »Je pense à des livres anciens comme celui de R. Hirzel, mais surtout à des livres qui, ici encore, surgissent à partir de 1945; ainsi à F. Heinimann, »Nomos und Physik, Herkunft und Bedeutung einer Antithese« (1945) et au maître de ce genre d'études, à savoir Bruno Snell, dont le livre, »Die Entdeckung des Geistes«, est de 1948«². De quel genre d'études Snell est-il donc le maître?

C'est ce qu'elle précise dans le corps de son texte:

De fait, on constate que, de plus en plus, depuis le milieu du siècle, l'hellénisme est apparu non plus sous l'aspect d'une série de chefs-d'œuvre, fixés en tant que tels, mais sous celui d'une invention continuée et d'une série de découvertes se facilitant l'une l'autre. Cette tendance s'est fait jour dans divers pays; mais elle semble vivace en France; j'ai tenté de la développer, dans mon enseignement, et aussi dans divers livres qui chaque fois traitaient d'une notion, juridique ou morale, en la considérant dans son évolution depuis les origines. Ce que P. Chantraine faisait pour les formes et les mots, je tentais de le faire pour les mots et les idées³.

Alors même qu'elle souligne sa proximité de vues avec Snell sur le plan de l'histoire des idées, elle ne développe pas ce point. Si »cette tendance s'est fait jour dans divers pays« et qu'elle est également »vivace en France«, d'où vient-il qu'il y ait si peu de collaboration sur ce terrain entre savants de différentes nations? Certes, un exposé sur les études grecques en France n'est pas le lieu pour approfondir cette question. Cependant, Jacqueline de Romilly ne s'engage nulle part ailleurs véritablement dans une confrontation qui aurait pu être fructueuse. Pourquoi? En l'absence de témoignage à ce sujet, je ne veux pas m'attarder sur une pure spéculation; je propose cependant deux pistes d'explication.

1 Voir ARRIGHETTI (dir.), *La filologia greca e latina*.

2 ROMILLY, France. *La philologie grecque*, p. 486, note 43.

3 *Ibid.*, p. 485–486.

Tout d'abord, le contexte général, à savoir la tradition du caractère de vase clos des études grecques dans les différents pays. Cela conduit en France à une interprétation gallocentrée de la littérature grecque. Dans le cas spécifique de Jacqueline de Romilly et de Bruno Snell, s'ajoute à un manque d'intérêt général pour l'étranger un conflit potentiel de légitimité. Car Jacqueline de Romilly enquête dans une large mesure sur le même sujet – l'histoire de la *psychè* («âme») humaine en Grèce antique – et les mêmes terrains que Snell, notamment celui de la tragédie, et avec une perspective évolutionniste également très assumée, comme l'indique par exemple le titre de son ouvrage «L'évolution du pathétique d'Eschyle à Euripide»⁴. Or, rechercher le lien aurait peut-être signifié créer une dette trop compromettante, dont n'avait pas besoin la grande dame française des études grecques.

Vernant en Allemagne

En Allemagne, sur fond de silence des philologues et de leur absence même lors de ses rares passages outre-Rhin, la réception de Vernant s'est faite hors de la philologie classique: en sciences des religions et en histoire ancienne. Cette réception s'accélère à partir des années quatre-vingt, précisément de l'année 1981. Alors que les traductions en langues anglaise, italienne, espagnole et portugaise étaient déjà légion jusqu'à cette année-là, 1981 ouvre la voie à une série de traductions allemandes de Vernant qui vont se succéder année après année. »Die Entstehung des griechischen Denkens«, traduction des »Origines de la pensée grecque«, parue pour la première fois en 1982, connaît même deux rééditions⁵. Ce mouvement de traductions de Vernant en allemand n'est pas dû au hasard. Il est l'initiative d'un groupe de chercheurs franco-allemand et est financé par la Maison des sciences de l'homme.

Renate Schlesier

Renate Schlesier fait partie de ce collectif de chercheurs. Cette anthropologue et spécialiste en sciences des religions berlinoise fit plusieurs séjours d'étude et de recherche en France (1968, 1983) au cours desquels elle rencontra Vernant. Elle s'inscrit dans l'héritage de Vernant du fait de son intérêt pour l'étude des mythes. Elle joua également un rôle de passeuse dans ce domaine entre la France et l'Allemagne. Dans l'ouvrage »Faszination des Mythos« qu'elle diri-

⁴ EAD., L'évolution du pathétique d'Eschyle à Euripide, Paris 1961.

⁵ En 1986 et 1991.

Conclusion

gea, elle publia des articles de Marcel Detienne (en ouverture de recueil), de Nicole Loraux, de Jean Bollack, de Pierre Judet de La Combe et de Jean-Pierre Vernant (en dernière position)⁶. Elle n'y revendique pas explicitement l'héritage de ce dernier – dans son propre article, il est question de Lévi-Strauss – mais sa »fascination« anthropologique pour l'étude des mythes appliquée à la Grèce ancienne vient de toute évidence de l'école de Paris.

Andreas Wittenburg

Andreas Wittenburg est un important passeur entre Vernant et l'Allemagne. Chercheur allemand, c'est en France qu'il fit carrière en histoire ancienne, dans le giron de Vernant. Il coorganisa en juin 1998 une journée d'études sur Vernant à l'Institut français de Tübingen, avec la directrice de celui-ci, la germaniste Anne Longuet-Marx. C'était la première fois que Vernant revenait en Allemagne depuis qu'il y avait été en tant que soldat à la Libération⁷. Une grande partie de l'»équipe Vernant« était du déplacement pour participer à la conférence: Claude Mossé⁸ et Alain Schnapp firent notamment une intervention. Présentant Vernant dans un exposé comme »professeur ou passeur«, il se faisait lui-même passeur entre Vernant et l'Allemagne, capable d'expliquer les différences de culture académique ainsi que la perception différente du rôle de l'intellectuel. Il fit dans cette présentation le parallèle entre Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant.

L'exposé d'Alain Schnapp était cependant sous le signe du manque. Il y soulignait l'absence de réception de Gernet en Allemagne: »Seit langer Zeit bemühe ich mich, einen Verlag für die Übersetzung einer Auswahl der Werke

⁶ Marcel DETIENNE, *La mythologie scandaleuse*, dans: *Traverses* 12 (1978), p. 3–19, traduit sous le titre: *Die skandalöse Mythologie. Oder: Projekt einer Arbeit über das zweideutige Wesen der sogenannten Mythologie*, dans: SCHLESIER (dir.), *Faszination des Mythos*, p. 13–34; Jean BOLLACK, Pierre JUDET DE LA COMBE, *Der Mythos zur Schau gestellt*, *ibid.*, p. 145–208; Nicole LORAUX, *Héraclès. Le surmâle et le féminin*, dans: *Revue française de psychanalyse* 4 (1982), p. 697–729, traduit sous le titre: *Heraclès. Der Über-Mann und das Weibliche*, *ibid.*, p. 167–208; VERNANT, *L'autre de l'homme*, traduit sous le titre: *Die religiöse Erfahrung der Andersheit. Das Gorgogesicht*, *ibid.*, p. 399–420.

⁷ Andreas Wittenburg m'apporta cette information, et nombre d'autres, au cours d'une série d'entretiens en 2013–2014.

⁸ Du marxisme à l'anthropologie religieuse: Vernant historien de la société grecque, ms. inédit (1998) de Claude Mossé, archives personnelles Wittenburg.

Gernets zu gewinnen, leider bisher ohne Erfolg»⁹. Andreas Wittenburg m'a rapporté que cette conférence n'avait pas rencontré le succès escompté. Les philologues classiques de l'université de Tübingen n'avaient pas fait le déplacement, seuls des historiens étaient présents.

Christian Meier

L'historien de Munich, lui aussi tourné vers l'international et notamment vers la France¹⁰, prend le contrepied exact de l'interprétation métaphysique de la tragédie traditionnelle en Allemagne en proposant une lecture politique de la tragédie attique. C'est la raison pour laquelle l'interprétation de Vernant, qui prend en compte la dimension sociale et politique, l'interpelle. Le «propos» de l'«école de Jean-Pierre Vernant», décrit-il, «est de dégager les structures profondes de la pensée grecque, telles qu'on peut les découvrir dans la tragédie. [...] J'ai utilisé avec profit le résultat de ces travaux»¹¹. Mais pour l'historien, «l'histoire de l'époque n'est pas assez prise en compte»¹². Le rapport des structures mentales avec le contexte historique est trop peu mis en valeur: «Les observations de Vernant et de son école sont trop largement axées sur des structures profondes, universelles»¹³. Meier, lui, cherche à prendre en compte l'«assise mentale du politique», ceci afin de démontrer que «la tragédie a été tout aussi nécessaire à la démocratie athénienne que le conseil et l'assemblée du peuple»¹⁴.

Egon Flaig ou la critique en règle de Vernant

La critique d'Egon Flaig dépasse de loin celle de Christian Meier. Il pousse le reproche du manque d'historicité de l'approche de Vernant à son paroxysme. Il rejette également par ses prémisses la possibilité même d'une psychologie his-

9 Jean-Pierre Vernant als Lehrer oder Fährmann, ms. inédit (1998) d'Andreas Wittenburg, archives personnelles Wittenburg, p. 12-13.

10 Il était par ex. lié à Paul Veyne avec qui il a notamment coécrit un ouvrage: Christian MEIER, Paul VEYNE, *Kannten die Griechen die Demokratie? Zwei Studien*, Berlin 1988.

11 MEIER, *De la tragédie grecque*, p. 269.

12 Ibid. Le rapport de ces structures avec le «discours politique» est par ex. «insuffisamment tiré au clair» pour Meier.

13 Ibid., p. 270.

14 Ibid.

torique, à savoir le présupposé selon lequel lexique et pensée seraient intimement liés dans une langue¹⁵. Impossible donc d'établir une «histoire de la volonté» sur de seuls documents littéraires¹⁶. Il dénonce la perspective évolutionniste et ethnocentrée du sujet en Occident.

Les critiques d'Egon Flaig reposent sur des présupposés méthodologiques divergents de ceux de Vernant et des résultats d'enquêtes postérieures à la sienne et sont, dans cette mesure, justifiées. Ainsi, la critique d'évolutionnisme est-elle parfaitement légitime. La conviction que lexique et pensée ne sont pas consubstantiels est une position philosophique opposée à l'idéalisme de Vernant, qui conduit, de fait, à refuser la possibilité d'une histoire de l'esprit. Cependant, les critiques d'Egon Flaig se font parfois très partiales et partielles. Il clôt les pages consacrées à Vernant en opposant l'ethnocentrisme de sa démarche à la nécessité poststructuraliste du comparatisme¹⁷. Ce faisant, il tait que Vernant était lui-même un fervent partisan du comparatisme. La remise en cause systématique de toutes les thèses de Vernant, parfois avec une pointe de mauvaise foi¹⁸, conduit Egon Flaig à nier toute contribution de l'helléniste français à la recherche sur la tragédie. S'il consacre dix pages de sa monographie, qui en comporte cent trente-neuf, à cette critique, ce n'est pas du fait de l'importance de l'apport de Vernant, mais parce qu'il commence à être à la mode au moment de sa rédaction¹⁹. Les pages d'Egon Flaig sur Vernant sont bien plus qu'une analyse critique²⁰ de son interprétation de la tragédie, elles constituent une négation de son intérêt scientifique. D'une manière différente du «silence» généralisé de la philologie allemande vis-à-vis de Vernant, elles bloquent également le dialogue transnational.

15 »Die Griechen hätten keinen freien Willen gekannt und auch nicht gehabt, weil sie ihn nicht dachten. Diese Annahme beruht auf der Voraussetzung, dass die Sprache – genauer gesagt: die Lexik einer Sprache – das Denken bestimmt. Das ist falsch«, FLAIG, *Ödipus*, p. 33.

16 »Eine ›psychologische Geschichte des Willens‹ zu konstruieren ist ein eitles Unterfangen. Falls es eine solche Geschichte überhaupt gäbe, dann fänden wir zu ihr keinen Zugang über die poetischen und philosophischen Diskurse«, *ibid.*, p. 32.

17 »Der Horizont ist frei geworden, um die kulturelle Vielfalt der Individuierungen in den Blick zu bekommen«, *ibid.*, p. 39.

18 Lorsqu'il préfère l'interprétation par Hegel – qu'il critique également vertement par la suite – de l'intervention divine dans les décisions humaines à celle de Vernant, *ibid.*, p. 34.

19 »Sein Ansatz in der Tragödienforschung erfreut sich zunehmender Beliebtheit«, *ibid.*, p. 30.

20 »Ich möchte seine basierenden Annahmen knapp skizzieren und kritisch erörtern«, *ibid.*

Je clôturerai ce panorama de la réception de Vernant en Allemagne sur une note bien plus positive. Il s'agit de la présentation par l'éditeur allemand de la traduction de l'ouvrage »Entre mythe et politique« :

Das persönlichste Buch des endlich in Deutschland bekanntgewordenen großen alten Mannes der französischen Altertumswissenschaft, der seine wichtigsten Forschungsergebnisse erzählend zusammenfaßt, eingebettet in seinen Lebensweg, auf dem ihn das politische Engagement vor dem Elfenbeinturm bewahrt hat und der akademische Rückhalt vor politischen Kurzschlüssen. Jean-Pierre Vernant erzählt, wie er zwischen Stalinisten und Faschisten, zwischen De Gaulle und revoltierenden Studenten, zwischen Niedergang des Kommunismus und dem Erstarken einer neuen Rechten seinen Weg genommen hat. Wo in Deutschland die Methodendiskussion und in Amerika der Paradigmenwechsel auf den Holzweg führen, bietet sich in der Biographie und in der Person Vernants eine gangbare Form, modellhafte und angewandte Forschung zu vereinbaren²¹.

Vernant, c'est du moins ce qu'affirme ce texte, est à présent reconnu en Allemagne, non en tant qu'historien, anthropologue ou sociologue, mais comme représentant de la tradition bien allemande de l'*Altertumswissenschaft*. L'adverbe »enfin« signale que cette reconnaissance a pris du temps. Vernant est loué pour sa capacité à »concilier« sa vie, sa »biographie« et sa »recherche«. L'image que nous avons rencontrée plusieurs fois au sujet de Snell du savant dans sa tour d'ivoire apparaît ici également comme image négative de la figure de Vernant. Cependant, peut-on véritablement affirmer cette reconnaissance de Vernant en qualité d'*Altertumswissenschaftler* en 1997? Cette publication ne permet pas de le soutenir. Toujours est-il qu'elle montre un vif intérêt en Allemagne, du moins du côté des éditeurs, pour la figure de l'intellectuel que représente Vernant. La traduction paraît en effet l'année qui suit la publication de l'original, ce qui montre qu'elle a été préparée dès la parution du texte français, sans attendre son succès public.

Je conclurai cette étude sur une réflexion sur l'humanisme qui ressaisit les enjeux de l'»agir« pour les hellénistes que sont Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant. Forts de leur expérience et animés par leur recherche, tous deux en appellent à un humanisme européen pour penser l'avenir. Ils s'opposent l'un comme l'autre à l'humanisme traditionnel. Snell s'oppose aux prétentions de Werner Jaeger de fonder un nouvel humanisme, que d'aucuns ont placé comme le troisième. Attentif au sens des mots, comme je l'ai dit ci-avant, Snell met en garde contre le »piège des formules toutes faites« en récusant non seulement la vision idéalisée de la Grèce portée par l'humanisme, mais également l'écart qui

21 Jean-Pierre VERNANT, *Zwischen Mythos und Politik. Eine intellektuelle Autobiographie*, Berlin 1997, p. 1.

s'est creusé entre l'humanisme et les humanités d'une part, et l'humain: »Bei uns geht seit anderthalb Jahrhunderten die Besinnung auf das klassische Griechentum, also gerade auf die Zeit, für die der Mensch nicht etwas sonderlich Hohes war, unter der Kennmarke des ›Humanistischen‹«²². Le terme d'humanisme ne renvoie pas à un intérêt général pour l'homme mais à un socle de culture de l'Antiquité caractéristique d'une élite sociale, celle-là même dont les rejets fréquentent les *humanistische Gymnasien*.

Quelle que soit la méfiance de Vernant et surtout de Snell face à l'humanisme, j'avance cependant qu'ils en proposent tous deux une nouvelle forme, comme Aurélien Gros l'affirme pour Vernant²³. Car si Vernant et Snell se méfient de l'humanisme, en revanche, ils mettent le sujet humain au centre de leur quête, malgré Lévi-Strauss et Foucault²⁴. Cette nouvelle forme d'humanisme serait ainsi un retour vers l'humain, dans un esprit de conciliation avec les différentes disciplines que j'évoque, notamment philosophie et études grecques.

On peut le qualifier d'europpéen pour Snell; de méditerranéo-europpéen pour Vernant. La différence d'extension *géographique* de ces humanismes s'explique par le contexte *historique* de leur émergence. Leur réflexion a pour cadre également des »régimes d'historicité«²⁵ différents, pour reprendre la notion de François Hartog²⁵. Snell étudie, recherche et professe dans l'entre-deux-guerres. L'urgence à ce moment-là en Allemagne pour un intellectuel pacifiste, après la Première Guerre, est de s'efforcer d'éviter l'émergence d'une Seconde. Or le Vieux Continent, même si la Grande Guerre a été mondiale du fait de la colonisation, est bien l'épicentre du conflit passé, et qu'on pressent à venir, avec l'arrivée au pouvoir de Hitler. C'est donc en Europe qu'il faut agir, sur les consciences européennes. Intellectuel spécifique, Snell recourt à son domaine de compétences, la Grèce antique. Celle-ci, il en est convaincu et l'assène, n'a pas à être récupérée par les nationalismes mais est l'héritage commun de l'Europe. Elle est même selon lui la preuve d'une communauté européenne culturelle

22 SNELL, *Die Entdeckung der Menschlichkeit*, p. 230.

23 Il a intitulé le septième et dernier chapitre de sa thèse »Un nouvel humanisme«, GROS, *L'anthropologie historique*, p. 406–458.

24 FOUCAULT, *Dits et écrits*, p. 544, lie évacuation du sujet et refus de l'humanisme: »Les découvertes de Lévi-Strauss, de Lacan, de Dumézil, appartiennent à ce qu'on a appelé, par convention, les sciences humaines: toutefois, ce qu'il y a de plus caractéristique, c'est que toutes ces recherches n'ont pas seulement effacé l'image traditionnelle qu'on avait de l'homme, mais, à mon avis, elles tendent en plus à rendre inutile l'idée même de l'homme. Le plus lourd héritage qu'on a reçu du XIX^e siècle, – et dont il est temps de se débarrasser – c'est l'humanisme. [...] Notre tâche la plus urgente est de nous libérer définitivement de l'humanisme«.

25 Voir HARTOG, *Régimes d'historicité*.

autour de l'homme grec, ancêtre de l'homme européen. Le cadre du régime d'historicité moderne lui permet d'inscrire cette démonstration dans un schéma téléologique hégélien revendiqué. Dans l'urgence qui est celle de trouver un dénominateur commun à la culture européenne, la pensée de Snell présente un point aveugle: le lien avec les autres aires de civilisation.

Dans le contexte de la décolonisation, c'est cet impensé de la réflexion snellienne que Jean-Pierre Vernant s'efforce d'interroger. Certes, son »nouvel humanisme«²⁶ est également européen. Contribuer à la construction politique européenne après les deux »boucheries« du xx^e siècle est également l'un des enjeux de l'entreprise d'intellectuel de Vernant. Mais à partir des années cinquante, l'enjeu actuel est autre. Il s'agit de repenser les frontières culturelles et anthropologiques dans un monde dans lequel la carte politique et avec elle celle des rapports de domination évoluent très rapidement. Dans ce monde, affirmer un humanisme fermé aux frontières de l'Occident semble passéiste et conservateur, autant que l'était dans les années 1930 la récupération par les Allemands ou les Français de la Grèce ancienne comme glorieux ancêtre en excluant les autres peuples européens de cet héritage illustre. C'est dans ce contexte politique et idéologique que Vernant cherche à dresser un pont entre tous les territoires qui ont été en contact avec la civilisation gréco-latine, sur les deux rives de la Méditerranée, puissances coloniales, berceau de cette civilisation et population colonisée, territoires marginaux et déjà colonies de celle-ci. Renonçant au marxisme, il cherche également à échapper à une vision de l'histoire caractéristique du régime moderne d'historicité marquée par le progrès de la raison occidentale, mais invoque d'une part la pluralité culturelle de la catégorie de la raison²⁷, et insiste d'autre part sur les discontinuités de l'histoire²⁸. À deux moments de crise, Snell et Vernant cherchent à décloisonner selon les enjeux de la situation une Grèce ancienne que nombreux tirent du côté d'une crispation identitaire et frontalière.

26 GROS, *L'anthropologie historique*, p. 406–458.

27 VERNANT, *Religions, histoires, raisons*.

28 Pour Hartog, le régime d'historicité qui émerge après la Première Guerre mondiale est incarné par celui que Valéry présente comme »l'Hamlet européen« entre deux »ères«: passé et futur« et caractérisé par un »temps désorienté, donc, placé entre deux *abîmes* ou entre deux *ères*, dont l'auteur des »Regards sur le monde actuel« avait fait l'expérience, sur laquelle il ne cessait de revenir. Pourraient également témoigner d'une expérience analogue Franz Rosenzweig, Walter Benjamin et Gershom Sholem qui, dans l'Allemagne des années 1920, cherchent tous trois une nouvelle vision de l'histoire, répudiant la continuité et le progrès au profit des discontinuités et des ruptures«, François HARTOG, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris 2005, p. 13 (souligné dans l'orig.).

Conclusion

Ce qui relie ces humanismes de Snell et de Vernant dont je fais l'hypothèse, c'est une prise de position intellectuelle vis-à-vis du passé et de l'avenir. Le souci de filiation de Snell et de Vernant n'est en rien désir de patrimonialisation, comme l'exprime Aurélien Gros pour Vernant:

L'enjeu, pourtant, n'est pas de conserver ce matériau. À aucun moment Vernant n'a exprimé de pulsion archivistique ou érudite de patrimonialisation du passé. Au contraire, sa pratique est tendue vers la sélection de ce qui dans le passé contribue à penser l'avenir. Car le passé patrimoine est un passé mort, qui induit, au mieux, contemplation et nostalgie, et au pire un recentrement identitaire qui rejoue en période de crise le réconfort du repli sur soi. Redonner au passé sa disponibilité est un geste inverse à celui de la patrimonialisation²⁹.

Snell et Vernant évitent à la fois l'écueil de l'érudition, qui fait du passé un objet de connaissance abstrait, purement académique et coupé du présent, et celui de l'«usage³⁰ nationaliste »du passé». Snell et Vernant font usage de la Grèce ancienne – car il est illusoire de croire, par enthousiasme excessif pour ces deux figures d'intellectuels admirables à bien des points de vue, qu'ils se situeraient au-delà d'une visée utilitariste de l'histoire – contre le nationalisme philologique de part et d'autre du Rhin, en refusant à la fois une vision idéalisée de la Grèce ancienne et la *translatio imperii* d'Athènes à Berlin, Hambourg ou Paris. Intellectuels spécifiques, Snell et Vernant proposent des pistes pour une histoire de l'esprit critique, scientifique et philosophique. Intellectuels internationaux, ils affirment par leur mobilité que la Grèce ancienne n'est pas un bien culturel national à conserver et utiliser précieusement à l'intérieur des frontières de l'État et en une seule langue, mais qu'elle est une matière à penser mouvante et un terrain d'échange fructueux entre penseurs de tous les horizons.

29 GROS, L'anthropologie historique, p. 469.

30 François HARTOG, Jacques REVEL (dir.), Les usages politiques du passé, Paris 2001.